# Théâtre de l'Impératrice. *M. de Garoufignac*.

Je ne parlerais pas de cette farce, qui même a le défaut d'être longue, si elle ne m'offrait quelques réflexions sur la nature et le bu de la comédie. Le fonds est tout ce qu'il y au monde de plus usé. M. de Garoufignac est peut-être la millième copie de M. de Pourceaugnac, et Molière lui-même a pris beaucoup de farces italiennes ; mais Molière a tellement perfectionné les idées d'autrui, qu'il en est le créateur. Molière seul laissé à tous ses successeurs des modèles dans tous les genres ; il a déposé, dans ses ouvrages, le germe de tout espèce de situation et de jeu théâtral : tout ce que nos auteurs ont l'air d'inventer aujourd'hui est depuis longtemps dans Molière ; c'est le fournisseur général de l'armée des poètes comiques. Don Juan est l'original de tous nos petits scélérats, de tous nos roués brillants ; la jalousie, les ruptures, les raccommodements ; en un mot, le magasin complet de tout ce qu'on a débité de galant, et même de sentimental sur tous nos théâtres depuis Molière, est dans *Le Dépit amoureux*, dans *L’École des Femmes* et *L’École des Maris*, dans *Le Misanthrope*, dans *Le Tartuffe*, dans *Le Bourgeois Gentilhomme*. Toutes les pièces à tuteurs et à pupilles se trouvent dans *L’École des Femmes* et *L’École des Maris*; *Pourceaugnac* est le modèle de tous les niais ; *Le Tartuffe*, de tous les fourbes. Depuis qu'on démasque des intrigants et des fripons sur la scène, on n'a pu encore imaginer une autre marche, un autre plan que ceux du *Tartuffe* et des *Femmes savantes*. Le malheur est que nos faiseurs du jour ne se fournissent que de la centième main ; ils ne remontent pas à Molière ; ils prennent à leurs contemporains, qui eux-mêmes ont pris à d'autres revendeurs : ce qu'ils ont de Molière ne peut lui arrive que gâté, corrompu, et falsifié par trois ou quatre générations.

De quoi est-il question dans *M. de Garoufignac*? De ce dont il s'agit dans les trois quarts des comédies : d'un nigaud qui vient épouser une jolie fille de l'aveu de ses parents, mais qui, par les intrigues des amis de la fille, est obligé de lâcher prise et de s'en retourner chez lui. Que le nigaud soit Gascon, Limousin, Picard, Normand, peu importe ; seulement on peut dire que Molière a fait une si belle réputation aux Limousins, et d'un autre côté l'esprit et la vivacité de Gascons sont si bien établis sur notre théâtre, qu'il semble que l'auteur de la pièce n'aurait pas dû choisir son héros des bords de la Garonne. Il faut toujours se souvenir que ces ridicules nationaux sont des caractères de convention au théâtre : il y a peut-être autant de gens d'esprit à Limoges, et à Brive-la-Gaillarde, que dans toute autre ville de France ; cependant il est reçu au théâtre, que les dupes tels que Pourceaugnac et M. des Chalumeaux viennent du Limousin, et les intrigants de la Gascogne.

C'est donc contre toutes les convenances théâtrales, qu'on voit un Gascon niais, lourd, gauche, lent, qui parle et agit en Cassandre. Vigny me paraît encore outrer le défaut du rôle, et je crois qu'il aurait pu y mettre un peu de phlogistique du pays ; et je ne sais trop pourquoi il a jugé à propos de prendre un ton pesant et ennuyeux. Un Gascon de cette encolure ce n'est pas difficile à tromper ; et rien n'est plus imbécile que ce personnage, si ce n'est M. Duparc, père de la demoiselle, qui consent prendre un tel gendre.

La ruse principale dont on se sert, est une lettre adressée à Lucile, qui est la fille à marier. Cette lettre est d'une de ses amies, et n'était point signée, ressemble à une lettre d'amour. On la laisse par terre ; le Gascon la ramasse, et frémit des accidents auxquels il allait s'exposer : on lui fait voir aussi cette bonne amie déguisée en militaire ; causant très familièrement avec sa future, et se retirant mystérieusement dans un pavillon. Le Gascon voit toutes ces belles choses du creux d'un vieux arbre où il s'est niché : il reste longtemps dans ce poste ; il y entend toutes les injures qu'on lui dit, et il s'amuse à faire l'écho. C'est une farce assez bouffonnes que celle de ce vieux hibou, qui, dans le tronc de son arbre, quand on lui demande ce qu'il pense de M. de Garoufignc, répond *gnac*, et entretient ainsi une espèce de correspondance *invisible* avec les acteurs de la scène.

Le résultat est que Garoufignac, dégoûté du mariage, croit se venger du militaire, son prétendu rival, en cédant sa maîtresse à un jeune homme nommé Florbelle ; car ce Florbelle est le véritable amant, et le soi-disant militaire est sa cousine. Le Gascon se retire honni et berné de tout le monde. La pièce pourrait être mieux jouée. Vigny parle trop lentement, et Mlle Molière trop vite. Cette actrice, qui sait bien débiter, se livre quelquefois à une volubilité affectée qui fait perdre beaucoup de ce qu'elle dit.

Les scènes de lâcheté ne sont point agréables ; elles répugnent trop au caractère français, et l'on ne doit jamais chercher à faire rire que de la poltronnerie des valets des Gilles. Le mot de Pourceaugnac : *Il m'a donné un soufflet, mais je lui ai bien dit son fait*, est un excellent trait comique ; mais rien n'est moins convenable qu'une scène toute entière où le héros de la pièce se laisse accabler d'injures, et ne commence à tirer l'épée que lorsqu'il arrive du monde. Je ne sais pas pourquoi on s'est habitué à présenter sur le théâtre les Gascons comme des faux braves : la Gascogne a produit une goule de grands guerriers : Henri iv était Gascon, et les plus grands capitaines de ses armées l'étaient aussi. L'auteur aurait pu relever son Gascon, en lui faisant peindre, avec des traits vifs et piquants, le ridicule d'un usage qui veut qu'un home venu pour épouser, se coupe la gorge avec son rival. Si cette coutume s'établissait, les mariages seraient des coupe-gorges ; ce qui nuirait beaucoup à la population.

Rien ne prouve plus contre l'utilité morale de la comédie, que ces sujets de pièce, si fréquents et si rebattus, où l'époux choisi par les parents est berné et renvoyé par l'amant de la fille, secondé de ses valets. Ces époux du goût et du choix des parents, sont tous de vieux magots, des imbéciles, des cassandres, dépourvus de toute espèce de vertu et de mérite, d'où il résulte que les parents qui les ont choisis sont eux-mêmes des extravagants, des radoteurs et des sots ; au contraire, l'amant choisi par la fille est toujours jeune, élégant bien fait, spirituel, plein de générosité et de courage. Quel est l'effet presque infaillible d'un pareil comique ? Une impression de ridicule et de mépris sur les parents, une grande prévention et le préjugé le plus favorable pour les choix indiscrets et insensés que font trop souvent les jeunes filles, et un affaiblissement notable de l'autorité paternelle : ce qui n'est nullement propre à réformer les mœurs.